

## Défection

Jean-François Chassay

---

Numéro 141 (4), 2011

Le théâtre m'ennuie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Chassay, J.-F. (2011). Défection. *Jeu*, (141), 88–91.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

## DÉFECTION

Je suis beaucoup allé au théâtre. J'ai même publié mes premiers articles professionnels à la revue *Jeu*, signe de mon grand intérêt pour le théâtre québécois à une certaine époque. Entre 1979 et 1991, j'ai vu annuellement entre 25 et 30 pièces dans les théâtres montréalais. Parfois du théâtre étranger, notamment au Festival de théâtre des Amériques, mais surtout des œuvres locales. Pour un véritable *aficionado*, peut-être que les chiffres que je viens de donner apparaissent assez légers. Mais il s'agit quand même d'une moyenne respectable. Je travaille quotidiennement avec des littéraires, des gens engagés dans la culture, et je sais que ceux qui assistent à plus de 20 pièces par année dans les salles montréalaises sont assez rares.

À la fin de l'été 1991, j'ai presque cessé d'y aller, espaçant de plus en plus mes incursions dans les salles. Cela s'expliquait par des raisons conjoncturelles (un poste à l'université avec ce que cela implique, notamment 235 étudiants à ma première session, la naissance de ma fille). Mais il reste que, graduellement, j'ai recommencé à aller au cinéma où je vois une soixantaine de films par année, et j'assiste à des spectacles sur scène régulièrement (une bonne dizaine de fois par année du côté de la danse, une vingtaine de fois pour des spectacles musicaux). Les théâtres, j'y mets les pieds quatre ou cinq fois par année. Je n'ai jamais repris mon rythme des années 80. Pourquoi ? Est-ce que je m'y ennueie ? Ou, plutôt, est-ce que je m'y ennuyais ? Disons que l'invitation de *Jeu* me donne l'occasion de tenter de répondre à la question. Je dois souligner, dans un premier temps, qu'il ne s'agit pas d'une analyse, mais plutôt d'un simple témoignage, avec ce que cela suppose de subjectivité, d'impressionnisme et même de narcissisme (ce qui peut être très agaçant, je suis le premier à en convenir). Ensuite, que ce témoignage repose sur



*Bernadette et Juliette ou La vie, c'est comme la vaisselle, c'est toujours à recommencer* (les Pichous, 1979) et *Bernadette et Juliette – suite* (Théâtre d'Aujourd'hui, 1986) d'Élizabeth Bourget. SUR LES PHOTOS : (EN HAUT) Michelle Barette et Jean-Guy Viau ; (EN BAS) Christiane Raymond, Marie-Élaine Berthiaume et Jacques L'Heureux. © Daniel Kieffer.

une expérience qui remonte à une bonne vingtaine d'années. Il ne s'agit donc pas d'un jugement sur le théâtre actuel. Je ne suis pas suffisamment au courant de l'actualité pour porter un jugement crédible. De plus, quand je me décide à me déplacer vers une salle, je suis rarement déçu. Je voudrais seulement tenter d'expliquer pourquoi mon expérience passée m'enlève (pour le moment, du moins) l'envie d'y aller plus souvent.

\* \* \*

Il existe des poétiques de l'ennui, qui peuvent être magnifiques. Elles se présentent comme expériences existentielles, métaphysiques même, comme mises en scène. On peut proposer une esthétique de l'ennui qui a une valeur artistique. Certains romans de Peter Handke, par exemple, se construisent autour de ce sentiment de l'ennui, qui devient une véritable émotion. Au Québec, le roman *la Pêche blanche* de Lise Tremblay relève de cet effet, lié à la solitude, à un rapport singulier à l'environnement. À côté de cela, il y a l'ennui en soi, intransitif. L'ennui qui signifie qu'on se trouve devant une œuvre ennuyeuse, qui ne nous apprend rien, qui ne nous dit rien parce qu'on ne ressent pas de choc, de surprise, de défamiliarisation ou d'impression d'une familiarité étrangement déplacée. J'ai senti cette pesanteur de manière de plus en plus importante en allant au théâtre au tournant des années 80 et 90.

Si j'avais à me situer en quelques mots, comme spectateur montréalais de théâtre, je dirais que je suis de la génération du *Roi Boiteux* de Jean-Pierre Ronfard. J'ai assisté aux six « épisodes » et j'étais présent lorsque la pièce a été jouée au complet, un 24 juin (1981, si ma mémoire veut bien ne pas défaillir). J'ai même écrit mon premier article professionnel, à l'exception de comptes rendus, sur cette pièce, dans le numéro 27 de *Jeu*. En effet, ça ne nous rajeunit pas.

Dire que je me sens, comme spectateur de théâtre, de cette génération veut dire que j'allais voir le Théâtre Expérimental (ah ! *Treize tableaux* !), les spectacles de l'Eskabel et d'Opéra-Fête, de Carbone 14 (*Pain blanc, le Rail*, vu trois ou quatre fois), les premières mises en scène de Denis Marleau et d'Alexandre Hausvater (son *Hamlet* déjanté, je ne sais toujours pas, plus d'un quart de siècle plus tard, si je l'ai trouvé génial ou si ça m'est apparu d'un kitsch insupportable), *Panique à Longueuil* de Dubois, le *Marat-Sade* de Ronfard et Maheu. Il y a eu un ensemble de spectacles aussi remarquables à une époque antérieure et sans doute depuis, je n'en doute pas. Je ne cherche pas à verser dans la nostalgie, je plante simplement un décor. À quoi tient cette lancinante impression, subjective nécessairement, que des modifications se produisaient qui ne me plaisaient pas, dans les dernières années de la décennie ?

Le théâtre québécois a toujours proposé, du moins depuis quatre ou cinq décennies, une production riche, quantitativement importante et au spectre esthétique fort large. Proposons quand même une pièce emblématique, pour moi, du début de mon décrochage. Si je ne me trompe pas, c'est en 1987 que fut présentée la pièce *Bernadette et Juliette – suite*. Je n'avais pas vu la pièce qui la précédait : *Bernadette et Juliette ou La vie, c'est comme la vaisselle, c'est toujours à recommencer*. Le titre, déjà, m'effrayait. La suite me laissa pantelant. Je suis sorti à l'entracte (c'est peut-être la seule fois de ma vie). La trivialité, le vécu, les émotions exprimées selon le bon vieux principe du cri primal : rien ne pouvait me convenir là-dedans, mais le public québécois y semblait prêt. Parce que, parallèlement à cette pièce, symptôme d'un état du théâtre qui prenait de l'ampleur, les scènes se voyaient envahies par ce cancer culturel : l'humour québécois. C'est-à-dire ce rire divertissant qui ne sert pas à grand-chose d'autre qu'à rire pour rire. Et pour éviter toute complication, on limitait pour l'essentiel le rire à l'insignifiant : le couple dans son quotidien banal, les blagues de sexe, le caca. L'étalage de l'intime. Pas de surprise, pas de choc, on commençait une histoire en énonçant dès le départ qu'on préparait la chute : toujours un foutu bon gag dans lequel on pouvait se reconnaître. Le pitoyable syndrome du « c'est don' nous autres ».

Évidemment, l'identification facile n'apparaissait pas comme une nouveauté. Lors des années 70, une bande d'épais incultes cherchaient à convaincre le chaland que le patois québécois était une langue, beaucoup plus dynamique que le français de l'Hexagone, qu'on ramenait à l'étroitesse d'esprit de l'Académie française. Nous disions « marde » alors qu'eux ne disaient que « merde ». Quelle richesse que la nôtre.

Oui, ce phénomène existait déjà, mais à la fin des années 80 cela prenait des dimensions endémiques, qui n'avaient même pas de prétentions politiques, aussi naïves celles-ci soient-elles. La trivialité servait simplement au divertissement. Rire faisait du bien. Il existe une foule de gens pour qui la culture doit servir à se sentir bien dans sa peau. Une thérapie, autrement dit. Plutôt du côté du Nouvel Âge. Et les comiques ne trouvaient pas de fonction politique à la langue : ils parlaient mal, c'est tout. Sur les scènes théâtrales, cela me semblait devenir dangereusement contagieux. Le couple qui se déchire, qui pleure, qui crie, les *sparages* interminables, mais à la fin, le couple qui se réconcilie. Misère. J'en venais à trouver le personnage de Richard III sympathique. Il fallait *exprimer la vérité toute crue* pour qu'on se reconnaisse. Mais on n'en sort pas : quand un auteur cherche à exprimer les choses trop directement, la facilité s'impose vite et l'ennui, son grand allié, l'accompagne.

Certes, il y avait bien des exceptions (il en existe toujours) : Normand Churette par exemple, ou Robert Lepage (même si, malgré de bonnes productions, la quantité de ses réalisations faciles fait en sorte qu'il m'apparaît bien surestimé). Mais j'insiste : je veux mettre l'accent sur une impression générale, une tendance lourde. Il fallait crier fort pour faire entendre nos tripes. Pour plusieurs, et c'était souvent le cas à l'époque, la pensée passe par les tripes et non par le cerveau. Je cherche encore quelqu'un pour m'expliquer comment diable ça s'explique d'un point de vue biologique.

Quand le rire n'y était pas, le didactisme venait souvent prendre la relève. Pour le dire autrement : l'explication (triviale, domestique, didactique) venait occulter le langage théâtral, l'imaginaire ne jouait plus son rôle (faire surgir des images, exacerber la réalité qui nous entoure pour jouer un rôle critique, créer une dynamique entre le sujet et le monde, permettre de construire et d'interpréter notre univers culturel), le théâtre ne m'apparaissait plus comme un lieu de savoir, un lieu où on *pense* les discours sociaux, où on les réinvente.

Je suis sans doute injuste. Je dirais même, pour un texte qui se présente comme un témoignage, que cela participe du jeu. Et puis sachons faire preuve d'autocritique. J'étais un peu, et même beaucoup, responsable de la situation. Rien ne m'obligeait à aller au théâtre, évidemment. Mais au-delà de cette évidence, rien ne m'obligeait à aller voir *n'importe quoi*, dès que j'avais l'occasion, simplement parce que je me disais qu'il *fallait encourager le théâtre québécois*. Il y avait chez moi, manifestement, un fond judéo-chrétien auquel je ne parvenais pas à échapper. Je me *vois*, par exemple, me dirigeant d'un pas plutôt lent vers une salle où j'allais subir une pièce de Jovette Marchessault et me répétant : je vais m'ennuyer, je sens que je vais m'ennuyer, je ne pourrai que m'ennuyer. Et la pièce se déroulait avec son prêchi-prêcha prévisible où les bons (plutôt les bonnes) et les méchants se faisaient face. Je ne m'étais pas trompé ; cela ne me rendait pas pour autant heureux. Bref, j'en ai peut-être soupé parce que j'en ai trop mangé, si on veut bien me passer la métaphore plutôt faiblarde. Il n'y a quand même pas de quoi en faire un plat (je file l'image culinaire), le théâtre québécois n'a même pas vraiment perdu un spectateur, je me situe seulement un peu en retrait. J'y vais moins, je sélectionne plus, mais il m'arrive souvent de me dire : je devrais aller voir cette pièce. Sauf que l'impulsion n'est plus suffisante. Elle reviendra, sans doute, je ne serai pas difficile à convaincre. La preuve : trente ans plus tard, j'écris encore pour *Jeu* quand on me le demande. Le lien entre le théâtre et moi existe encore. ■